

Guy Linster

# La mémoire – une fiction parmi d'autres ?

*A dire vrai, Mrs Haroy, ou la mémoire de la baleine de Jean Portante ne m'a pas emballé d'emblée. J'ai mis du temps à m'approprier cette vaste « éducation sentimentale » littéraire et politique. Je me suis accroché et à présent, à l'appel du forum, je choisis Mrs Haroy comme une des bornes de la littérature d'ici.*

## Un palier dans le devenir littéraire

Dans les années soixante, nous étions plusieurs jeunes enseignants à profiter de la tribune du Centre d'éducation populaire de Luxembourg-Ville pour présenter au public, d'ailleurs venu nombreux, une demi-douzaine d'œuvres significatives de la littérature moderne française et anglaise. C'est l'écriture, la dynamique stylistique caractéristique de plus d'une œuvre de cette époque-là que j'ai retrouvée avec un engouement croissant dans *la baleine*.

San Demetrio et Differdange, Claudio et Nico, Nando et Charly, grand-mères, grand-pères, oncles et tantes, Giustina et son père Rinaldo, l'instituteur Schmietz ou Meyer, l'épicier ou encore la bonne

sœur Lamberta et j'en passe des personnages : les « pays » et les individus s'enfilent sur 500 pages dans un monologue ininterrompu, apparemment divagant, mais d'une cohérence interne toujours maîtrisée qui soude acteurs et épisodes, quartiers et villages « sous deux latitudes opposées, dans un même moment » comme Portante le souligne à la fin du premier chapitre.

A n'en point douter : avec *la baleine*, la littérature luxembourgeoise d'expression française était arrivée pour de bon dans la modernité. Après *Mrs Haroy*, on ne pourrait plus jamais écrire au Grand-Duché un roman en français comme si Jean Portante et sa « baleine » n'étaient pas passés par là.

## Le débat identitaire

*La mémoire de la baleine* a paru en 1993. L'œuvre a eu le Prix Servais l'année d'après – une consécration qui, vue d'aujourd'hui, allait de soi. A l'époque, davantage encore qu'à l'heure actuelle, le débat identitaire était faussé parce que nationaliste et centré sur l'emploi du luxembourgeois. Souvent, on se complaisait à ignorer les réalités historiques et sociologiques de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Avec une rare complaisance on gommait l'aisance toute naturelle avec laquelle, encore un siècle plus tôt, donc à l'époque même où le Grand-Duché émergeait, les habitants que nous appelons aujourd'hui *de souche* acceptaient *les étrangers*.

Jean Portante n'ignorait rien de tout cela. Son histoire personnelle le met à même de témoigner de bonne foi. C'est sa légitimité de descendant qui fonde sa légitimité d'écrivain, d'auteur d'une œuvre majeure qu'on ne saurait lire sans la voir dans un contexte qui dépasse l'anecdotique. Il met lui-même en exergue un passage de son livre, en quelque sorte un « aveu » : « C'est tout de même dur de devenir un vrai Luxembourgeois, comme Nico et Charly par exemple, ou les autres copains de l'école (i.e. à Differdange). Plus on renie sa nationa-





— OHNE WÖRTERBUCH —

lité, plus elle s'acharne contre nous et nous surprend quand on s'y attend le moins ». Pour preuve, Portante évoque l'exemple de son père, italien de souche, mais naturalisé Luxembourgeois dès 1952, qui, le temps d'un match de foot opposant la *squadra italiana* à quelque autre équipe, « se met à hurler comme un ours (*sic !*) en faveur des bouffeurs de macaronis ».

### « Deux mots pour tout »

Le débat identitaire est intimement lié à la réflexion de Portante sur la langue – sur les langues, sur les mots pour dire les choses... Portante évoque les trois langues en usage dans sa grande famille : d'abord l'italien que sa mère ne voulait jamais abandonner et que les nouveaux venus de Demetrio ou des villages des alentours continuaient à parler une fois installés rue Roosevelt ou dans un quartier voisin. Le luxembourgeois ensuite, parce que... « papa qui ne travaillait plus comme au début dans les serres d'oncle Frédy mais à l'usine Hadir ..., ainsi que mon frère et moi, nous nous étions mis à accumuler des copains de travail et d'école et de rue qui n'avaient rien à voir avec notre histoire et notre passé ». Pour ceux-là, le luxembourgeois, comme sans doute l'allemand ou l'anglais, était « la langue du futur, ouvrant les portes de ce qui était censé être notre paradis à nous ... ». Et enfin le français devenu,

comme le note Portante, « le symbole de la résistance de maman ».

« La maison de la rue Roosevelt est ainsi devenue peu à peu notre tour de Babel à nous... Et malgré le fait qu'il y avait trois langues chez nous, tout le monde comprenait tout le monde ... » Faut-il ajouter que Portante se fait un malin plaisir de signaler que ce Babel n'a pas été imposé comme une punition, au contraire : « toute ma famille ou presque avait pris le train pour rejoindre le paradis où nous nous trouvions maintenant ».

Après *la baleine*, le problème des mots pour dire les choses a été évoqué dans *Mourir à Differdange*. Dans une récente contribution au supplément « Livres - Bücher » au *Tageblatt*, Portante y revient. Quand il avait deux ans, nous

### A n'en point douter : avec *la baleine*, la littérature luxembourgeoise d'expression française était arrivée pour de bon dans la modernité.

dit-il, il avait deux mots pour tout : « un mot pour ici, un mot pour là-bas. Un pour chaque lieu. ... Deux mots. La vie en double. Une pour ici, une pour là-bas ». Le narrateur n'en conclut pas à deux identités – l'une d'ici et l'autre de là-bas. Il se demande tout au plus qui il est : Claudio ? ou Claude ? ou encore Clodi ?

### Un témoignage engagé

Jean Portante n'esquive pas un aspect souvent non avoué de notre histoire récente. Denis Scuto l'a rappelé en publiant les carnets de Luigi Peruzzi. Dans les pages de *la baleine*, c'est la mère du narrateur qui n'accepte pas l'injustice de l'histoire : dès l'arrivée de la famille italienne à Differdange, à la suite d'une dénonciation malveillante par un voisin, la police vient mettre sous séquestre tout le mobilier nouvellement acquis. La mère de Jean se souviendra plus tard « qu'à l'époque un Italien était suspect rien que par sa nationalité, et cela à cause de ce putain de Mussolini qui avait eu la mauvaise idée de faire un pacte avec Hitler et rangeait de ce fait tous les Italiens ... du côté des méchants qui avaient tant fait souffrir le monde, l'Eu-

rope et Differdange. ... Et tandis que les autochtones enrôlés de force par les Allemands étaient fêtés comme des héros s'ils avaient eu la chance de rentrer de la campagne de Russie, les enrôlés de force italiens étaient indistinctement taxés de sales collaborateurs et de criminels, ce qui était terrible, parce que plus d'un membre de sa famille ... avait subi les sévices des chemises noires, sans oublier que presque tout le monde avait combattu activement ou passivement du côté des partisans, ce qui rendait plus humiliant encore le traitement qu'on leur avait réservé à Differdange, à la fin de la guerre ».

### Un plaidoyer ?

Ainsi donc, je soutiens que *la baleine* fait partie du « canon » littéraire de chez nous pour trois raisons : d'abord parce que, à mes yeux, le roman constitue un palier significatif dans le devenir de notre littérature francophone.

J'avance une deuxième raison : il est sans doute opportun de rappeler que *la baleine* constitue un moment fort dans la discussion identitaire.

J'y ajoute qu'elle est de plus l'exemple d'une œuvre qui ne perd rien de sa qualité littéraire du fait d'être « engagée », donc de prendre position dans un débat sociétal de fond.

Dans sa contribution récente au *Tageblatt* déjà citée, Jean Portante se demande si la mémoire n'est qu'une fiction parmi d'autres. Peut-être – il n'empêche que *la mémoire de la baleine* est un des moments forts de la fiction littéraire des derniers vingt ans.

